

on

Le chantier du siècle à Notre-Dame



Le démontage des tuyaux a été effectué en mal

La restauration des grandes orgues de N.-D. de Paris, un chantier qui donne du souffle aux ateliers de trois organiers poitevins et angevin.

QUATRE organistes français de renom ont reçu, au début du printemps, une lettre de licenciement économique que leur a adressé l'intendant de Notre-Dame de Paris, Michel Girard, un Glennois d'origine. Depuis Pâques, les titulaires du grand orgue, Philippe Lefebvre, Jean-Pierre Leguay, Olivier Latory et Yves Devernay sont, pour cette partie de leur activité d'interprète, condamnés au chômage technique pour deux ans et demi.

Durant tout ce temps, quatre facteurs français, accouplant les claviers de leur savoir-faire avec le concours de leurs vingt compagnons, entreprennent une immense tâche qui est comme l'un des chefs-d'œuvre de leur vie professionnelle : la restauration des grandes orgues les plus célèbres de France. Un chantier qui n'a historiquement lieu qu'une fois par siècle.

Au XVIII^e siècle, François-Henri Clicquot, fleuron d'une dynastie d'organiers français de haute réputation, porte son

empreinte sur sa facture. Au XIX^e siècle, Aristide Cavallé-Coll, autre colosse de cet art, signe l'instrument de son style romantique. En cette fin de XX^e siècle, Jean-Loup Boisseau et Bertrand Cattiaux, de Béthines (Vienne), Philippe Emériaux, d'Angers et Michel Giroud, de Bernin (Isère) ont reçu mission de l'État de reconstruire un orgue respectant ses parties classées par les Monuments historiques, tout en lui donnant des capacités renouvelées qui feront appel notamment à la technique informatique.

Plus de 7 millions de francs

Nos quatre organiers ont paraphé un marché commun dont le montant s'élève à un peu plus de 7 millions 200.000 F. Ils ont affronté, avant d'y parvenir, les épreuves d'un appel d'offres international, ainsi que l'imposent les réglementations européennes. Leur projet l'a emporté

face à sept autres soumissionnaires, dont de redoutables spécialistes hollandais et allemands.

Prenant bonne mesure des quelque 30.000 heures de travail qu'il accomplira en coordination avec ses partenaires, Philippe Emériaux se préoccupe actuellement de trouver les bonnes peaux de mouton qui, dans les soufflets et porte-vents du nouvel orgue, résisteront aux avanies du temps et de la pollution que provoquent les 40.000 visiteurs quotidiens de la cathédrale. Cependant que Jean-Louis Boisseau et Bertrand Cattiaux, après avoir transporté plus de 7.000 tuyaux dans l'ancienne grange de la Chatille, près de Béthines, ne s'émeuvent pas à la pensée des 200 nuits qu'ils passeront en 1992 à harmoniser les 200 rangées de tuyaux, celui du plus aigu des 106 jeux, le Piccolo de 1 pied (environ 8 mm) jusqu'à la note la plus grave du principal de 32 pieds (10,56 m).

Bernard POUPEL.

Les hommes qui font parler les tuyaux

« C'est l'honneur de Jean-Loup Boisseau que de réaliser, au bout du compte, ce qui aura été la quête de toute la vie de son père », dit de ce Poitevin Jean-Albert Villard, l'organiste de la cathédrale de Poitiers. Comme le raconte amicalement à son propos son associé Bertrand Cattiaux : « Jean-Loup, c'est à croire qu'il est né dans un tuyau... »

Robert Boisseau, son père, fut en effet l'un des pionniers du renouveau de la facture française en ce siècle. En 1964, en réalisant la construction de l'orgue de la nouvelle église Notre-Dame de Royan, il établit les fondements de sa renommée. Un an plus tard, il est appelé à intervenir sur celui de la capitale, pour son entretien et certaines adaptations faites à la demande

de l'organiste Pierre Cochereau. Il fut ensuite chargé de construire le nouvel orgue de chœur. C'est à cette occasion qu'il inventa un procédé mettant l'instrument à l'abri d'accidents provoqués par les variations thermiques.

Evoquant la tradition familiale qui a donné l'épanouissement à la facture des Clicquot, Jean-Albert Villard l'applique aux Boisseau... « C'est, dit-il, dans son arbre généalogique que l'on chante le plus juste ».

L'orgue enchanteur

Bertrand Cattiaux, l'associé direct de Jean-Loup, et Philippe Emériaux, son autre partenaire régional, ce sont en quelque sorte des « envoûtés » de l'orgue. Dès leur prime jeunesse, ses jeux

les subjuguait. Le Poitevin Cattiaux touchait parfois les claviers dans l'église de sa ville natale, Etampes. « Un jour, j'ai ouvert les panneaux du buffet. Cette forêt de tuyaux a déclenché une irrésistible révélation ». Sans renoncer à de sérieuses études et à une spécialisation dans une école supérieure de commerce, Bertrand Cattiaux vient hanter les ateliers des Boisseau auprès desquels il peut laisser s'épanouir « la passion d'un métier » qu'il éprouve avec délices.

L'Angevin Philippe Emériaux, lorsqu'il assistait à certains offices dans la chapelle de son collège, tournait volontiers ses yeux vers les tourelles et plates-faces garnies de tuyaux. Leur éclat, comme leur chant, le fascinait. Il n'en suivit pas moins un parcours scolaire et

universitaire classique faisant de lui un professeur de lettres. Un professeur qui mettait à profit les semaines et mois de vacances pour fréquenter les ateliers de facteurs ou pour préparer, dans les stages de la chambre de métiers, le C.A.P. d'ébéniste.

Une solide amitié avec André Isoir, alors professeur d'orgue au conservatoire d'Angers, lui aussi féru de facture, allait, avec le coup de pouce d'un prix de la Vocation, le conduire définitivement à choisir de monter son propre atelier en 1978, rue de Buffon, à Angers, à l'ombre du lycée Joachim-du-Bellay. Ce parcours, il l'évoque avec pudeur et réserve « J'aime mieux, avoue-t-il, faire parler les tuyaux que parler de moi. »



Philippe Emériaux dans son atelier de la rue de Buffon à Angers



Bertrand Cattiaux et Jean-Loup Boisseau à la console de Notre-Dame.

(Photos « N.R. » Pierre FITOU)